— Ah! ah! dit Aramis, qui ne pouvait, dans sa jalousie, ne pas se réjouir de l'échec arrivé au coadjuteur, en votre qualité d'archevêque, monseigneur, vous devez connaître les Écritures.

— Et qu'ont de commun les Ecritures avec ce qui m'arrive? demanda le coadjuteur.

— Que M. le Prince vous traite aujourd'hui comme saint Paul : la première aux Corinthiens.

— Allons! allons! dit Athos, le mot est joli, mais il ne faut pas attendre ici les compliments. En avant! en avant! ou plutôt en arrière, car la bataille m'a bien l'air d'être perdue pour les frondeurs.

— Cela m'est bien égal! dit Aramis, je ne venais ici que pour rencontrer M. de Châtillon. Je l'ai rencontré, je suis content. Un duel avec un Châtillon, c'est flatteur!

— Et de plus, un prisonnier! dit Athos en montrant Raoul.

Les trois cavaliers continuèrent la route au galop.

Le jeune homme avait ressenti un frisson de joie en retrouvant son père.

Ils galopaient l'un à côté de l'autre, la main gauche du jeune homme dans la main droite d'Athos.

Quand ils furent loin du champ de bataille :

— Qu'alliez-vous donc faire si avant dans la mêlée, mon ami? demanda Athos au jeune homme; ce n'était point là votre place, ce me semble, n'étant pas mieux armé pour le combat.

— Aussi ne devais-je point me battre aujourd'hui, monsieur. J'étais chargé d'une mission pour le cardinal, et je partais pour Rueil, quand, voyant charger M. de Châtillon, l'envie me prit de charger à ses côtés. C'est alors qu'il me dit que deux cavaliers de l'armée parisienne me cherchaient, et qu'il me nomma le comte de la Fère.

— Comment! vous saviez que nous étions là, et vous avez voulu tuer votre ami le chevalier?

— Je n'avais point reconnu M. le chevalier sous son armure, dit en rougissant Raoul, mais j'aurais dû le reconnaître à son adresse et à son sang-froid.

— Merci du compliment, mon jeune ami, dit Aramis, et l'on voit qui vous a donné des leçons de courtoisie. Mais vous allez à Rueil, dites-vous?

— Oui.

— Chez le cardinal?

— Sans doute; j'ai une dépêche de M. le Prince pour Son Éminence.

— Il faut la porter, dit Athos.

— Oh! pour cela, un instant; pas de fausse générosité, comte. Que diable! notre sort, et, ce qui est plus important, le sort de nos amis, est peut-être dans cette dépêche.

— Mais il ne faut pas que ce jeune homme manque à son devoir, dit Athos.

— D'abord, comte, ce jeune homme est prisonnier, vous oubliez. Ce que nous faisons là est donc de bonne guerre. D'ailleurs, des vaincus ne doivent pas être difficiles sur le choix des moyens. Donnez cette dépêche, Raoul.

Raoul hésita, regardant Athos comme pour chercher une règle de conduite dans ses yeux.

— Donnez la dépêche, Raoul, dit Athos, vous êtes le prisonnier du chevalier d'Herblay.

Raoul céda avec répugnance

Mais Aramis, moins scrupuleux que le comte de la Fère, saisit la dépêche avec empressement, la parcourut, et la rendant à Athos :

— Vous, dit-il, qui êtes croyant, lisez et voyez, en y réfléchissant, dans cette lettre quelque chose que la Providence juge important que nous sachions.

Athos prit la lettre tout en fronçant son beau sourcil.

Mais l'idée qu'il était question, dans la lettre, de d'Artagnan l'aida à vaincre le dégoût qu'il éprouvait à la lire.

Voici ce qu'il y avait dans la lettre:

« Monseigneur, j'enverrai ce soir à Votre Eminence, pour renforcer la troupe de M. de Comminges, les dix hommes que vous me demandez.

« Ce sont de bons soldats, propres à maintenir les deux rudes adversaires dont Votre Eminence craint l'adresse et la résolution. »

— Oh! oh! dit Athos.

— Eh bien! demanda Aramis, que vous semble de deux adversaires qu'il faut, outre la troupe de Comminges, dix bons soldats pour garder? cela ne ressemble-t-il pas comme deux gouttes d'eau à d'Artagnan et à Porthos?

— Nous allons battre Paris toute la journée, dit Athos, et, si nous n'avons pas de nouvelles ce soir, nous reprendrons le chemin de la Picardie, et je réponds, grâce à l'imagination de d'Artagnan, que nous ne tarderons pas à trouver quelque indication qui nous enlèvera tous nos doutes.

— Battons donc Paris, et informons-nous à Planchet, surtout, s'il n'aura point entendu parler de son ancien maître.

— Ce pauvre Planchet! vous en parlez bien à votre aise, Aramis! il est massacré sans doute. Tous ces belliqueux bourgeois seront sortis, et l'on en aura fait un massacre.

Comme c'était assez probable, ce fut avec un sentiment d'inquiétude que les deux amis rentrèrent à Paris par la porte du Temple, et qu'ils se dirigèrent vers la place Royale, où ils comptaient avoir des nouvelles de ces pauvres bourgeois.

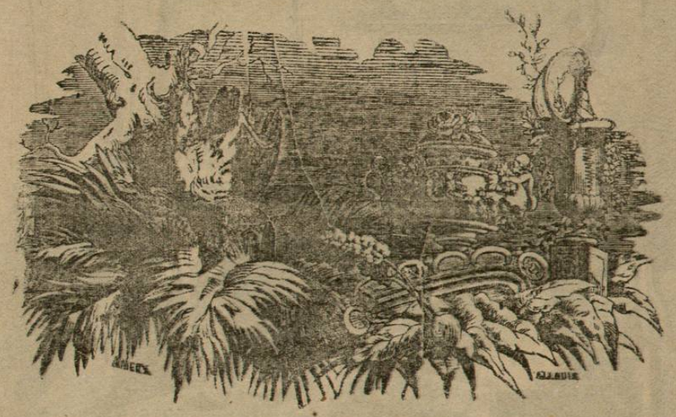
Mais l'étonnement des deux amis fut grand lorsqu'ils les retrouvèrent buvant et goguenardant, eux et leur capitaine, toujours campés place Royale et pleurés sans doute par leurs familles, qui entendaient le bruit du canon de Charenton et les croyaient au feu.

Athos et Aramis s'informerent de nouveau à Planchet; mais il n'avait rien su de d'Artagnan.

Ils voulurent l'emmener; il leur déclara qu'il ne pouvait quitter son poste sans ordre supérieur.

A cinq heures seulement les bourgeois rentrèrent chez eux en disant qu'ils revenaient de la bataille. Ils n'avaient pas perdu de vue le cheval de bronze de Louis XIII.

— Mille tonnerres! dit Planchet en rentrant dans sa boutique de la rue des Lombards, nous avons été battus à plate couture! Je ne m'en consolerai jamais!...



CHAPITRE X.

LA ROUTE DE PICARDIE.

Athos et Aramis, fort en sûreté dans Paris, ne se dissimulaient pas qu'à peine auraient-ils mis le pied dehors ils courraient les plus grands dangers.

Mais on sait ce qu'était la question de danger pour de pareils hommes.

D'ailleurs, ils sentaient que le dénoûment de cette seconde Odyssée approchait, et qu'il n'y avait plus, comme on dit, qu'un coup de collier à donner.

Au reste, Paris lui-même n'était pas tranquille.

Les vivres commençaient à manquer, et, selon que quelqu'un des généraux de M. le prince de Conti avait besoin de reprendre son influence, il se faisait une petite émeute qu'il calmait et qui lui donnait un instant la supériorité sur ses collègues.

Dans une de ces émeutes, M. de Beaufort avait fait piller la maison et la bibliothèque de M. de Mazarin, pour donner, disait-il, quelque chose à ronger à ce pauvre peuple.

Athos et Aramis quittèrent Paris sur ce coup d'Etat, qui avait eu lieu dans la soirée même du jour où les Parisiens avaient été battus à Charenton.

Tous deux laissaient Paris dans la misère et touchant presque à la famine, agité par la crainte, déchiré par les factions.

Parisiens et frondeurs, ils s'attendaient à trouver même misère, mêmes craintes, mêmes intrigues, dans le camp ennemi.

Leur surprise fut donc grande lorsqu'en passant à Saint-Denis ils apprirent qu'à Saint-Germain on riait, on chansonnait et l'on menait joyeuse vie.

Les deux gentilshommes prirent des chemins détournés, d'abord pour ne pas tomber aux mains des mazarins épars dans l'Ile-de-France, ensuite pour échapper aux frondeurs qui tenaient la Normandie, et qui n'eussent pas manqué de les conduire à M. de Longueville pour que M. de Longueville reconnût en eux des amis ou des ennemis.

Une fois échappés à ces deux dangers, ils rejoignirent le

Il leva la nappe, et lut sur le bois ces hiéroglyphes creusés profondément avec la lame d'un couteau....

chemin de Boulogne à Abbeville, et le suivirent pas à pas, trace à trace.

Cependant ils furent quelque temps indécis; deux ou trois auberges avaient déjà été visitées; deux ou trois aubergistes avaient déjà été interrogés sans qu'un seul indice vint éclairer leurs doutes ou guider leurs recherches, lorsqu'à Montreuil Athos sentit sur la table quelque chose de rude au toucher de ses doigts délicats

Il leva la nappe, et lut sur le bois ces hiéroglyphes, creusés profondément avec la lame d'un couteau.

« Port... — d'Art .. — 2 février. »

— A merveille, dit Athos en faisant voir l'inscription à Aramis; nous voulions coucher ici, mais c'est inutile. Allons plus loin.

Ils remontèrent à cheval et gagnèrent Abbeville.

Là, ils s'arrêtèrent fort perplexes à cause de la grande quantité d'hôtelleries. On ne pouvait les visiter toutes.

Comment deviner dans laquelle avaient logé ceux que l'on cherchait?

— Croyez-moi, Athos, dit Aramis, ne songeons pas à rien trouver à Abbeville. Si nous sommes embarrassés, nos amis

— Tout à coup, dans une gorge étroite, resserrée entre deux talus, ils virent énorme pierre. — Page 70.

l'ont été aussi. S'il n'y avait que Porthos, Porthos eût été loger à la plus magnifique hôtellerie, et, en nous la faisant indiquer, nous serions sûrs de retrouver trace de son passage. Mais d'Artagnan n'a point de ces faiblesses-là; Porthos aura eu beau lui faire observer qu'il mourait de faim, il aura continué sa route, inexorable comme le destin, et c'est ailleurs qu'il le faut chercher.

Ils continuèrent donc leur route, mais rien ne se présenta.

C'était une tâche des plus pénibles et surtout des plus fastidieuses qu'avaient entreprise là Athos et Aramis, et, sans ce triple mobile de l'honneur, de l'amitié et de la reconnaissance, incrusté dans leur âme, nos deux voyageurs

eussent cent fois renoncé à fouiller le sable, à interroger les passants, à commenter les signes, à épier les visages.

Ils allèrent ainsi jusqu'à Péronne.

Athos commençait à désespérer.

Cette noble et intéressante nature se reprochait cette obscurité dans laquelle Aramis et lui se trouvaient.

Sans doute ils avaient mal cherché; sans doute ils n'avaient pas mis dans leurs questions assez de persistance, dans leurs investigations assez de perspicacité.

Ils étaient prêts à retourner sur leurs pas lorsqu'en traversant le faubourg qui conduisait aux portes de la ville, sur un mur blanc qui laisait l'angle d'une rue tournant autour du rempart, Athos jeta les yeux sur un dessin à la pierre noire qui représentait, avec la naïveté des premières tentatives d'un crayon d'enfant, deux cavaliers galopant avec frénésie.

L'un des deux cavaliers tenait à la main une pancarte où étaient écrits en espagnol ces mots :

« On nous suit. »

— Oh! oh! dit Athos, voilà qui est clair comme le jour. Tout suivi qu'il était, d'Artagnan se sera arrêté cinq minutes ici; cela prouve au reste qu'il n'était pas poursuivi de bien près, et peut-être sera-t-il parvenu à s'échapper.

Aramis secoua la tête.

— S'il s'était échappé, nous l'aurions revu ou nous en aurions au moins entendu parler

— Vous avez raison, Aramis; continuons.

Dire l'inquiétude et l'impatience des deux gentilshommes serait chose impossible.

L'inquiétude était pour le cœur tendre et amical d'Athos.

L'impatience était pour l'esprit nerveux et si facile à égarer d'Aramis.

Aussi galopèrent-ils tous deux pendant trois ou quatre heures avec la frénésie des deux cavaliers de la muraille.

Tout à coup, dans une gorge étroite, resserrée entre deux talus, ils virent la route à moitié barrée par une énorme pierre.

Sa place primitive était indiquée sur un des côtés du talus, et l'espèce d'alvéole qu'elle y avait laissé, par suite de l'extraction, prouvait qu'elle n'avait pu rouler toute seule, tandis que sa pesanteur indiquait qu'il avait fallu pour la faire mouvoir le bras d'un Encelade ou d'un Briarée.

Aramis s'arrêta.

— Oh! dit-il en regardant la pierre, il y a là dedans de l'Ajax de Télamon ou du Porthos. Descendons, s'il vous plaît, comte, et examinons ce rocher.

Tous deux descendirent.

La pierre avait été apportée dans le but évident de barrer le chemin à des cavaliers.

Elle avait donc été placée d'abord en travers; puis les cavaliers avaient trouvé cet obstacle, étaient descendus et l'avaient écarté.

Les deux amis examinèrent la pierre de tous les côtés exposés à la lumière.

Elle n'offrait rien d'extraordinaire.

Ils appelèrent alors Blaisois et Grimaud.

A eux quatre, ils parvinrent à retourner le rocher

Sur le côté qui touchait la terre était écrit :

« Huit chevau-légers nous poursuivent.

« Si nous arrivons jusqu'à Compiègne, nous nous arrêterons au Paon-Couronné; l'hôte est de nos amis. »

— Voilà quelque chose de positif, dit Athos, et, dans l'un ou l'autre cas, nous saurons à quoi nous en tenir. Allons donc au Paon-Couronné.

— Oui, dit Aramis; mais, si nous voulons y arriver, donnons quelque relâche à nos chevaux; ils sont presque fourbus.

Aramis disait vrai.

On s'arrêta au premier bouchon; on fit avaler à chaque cheval double mesure d'avoine détrempée dans du vin; on leur donna trois heures de repos, et l'on se remit en route.

Les hommes eux-mêmes étaient écrasés de fatigue, mais l'espérance les soutenait.

Six heures après, Athos et Aramis entraient à Compiègne et s'informaient du Paon-Couronné.

On leur montra une enseigne représentant le dieu Pan avec une couronne sur la tête.

Les deux amis descendirent de cheval, sans s'arrêter autrement à la prétention de l'enseigne, que, dans un autre temps, Aramis eût fort critiquée.

Ils trouvèrent un brave homme d'hôtelier, chauve et pansu comme un magot de la Chine, auquel ils demandèrent s'il n'avait pas logé plus ou moins longtemps deux gentilshommes poursuivis par des chevau-légers.

L'hôte, sans rien répondre, alla chercher dans un bahut une moitié de lame de rapière.

— Connaissez-vous cela? dit-il.

Athos ne fit que jeter un coup d'œil sur cette lame.

— C'est l'épée de d'Artagnan, dit-il.

— Du grand ou du petit? demanda l'hôte.

— Du petit, répondit Athos.

— Je vois que vous êtes des amis de ces messieurs.

— Eh bien! que leur est-il arrivé?

— Qu'ils sont entrés dans ma cour avec des chevaux fourbus, et qu'avant qu'ils aient eu le temps de refermer la grande porte huit chevau-légers qui les poursuivaient sont entrés après eux.

— Huit! dit Aramis. Cela m'étonne bien que d'Artagnan et Porthos, deux vaillants de cette nature, se soient laissé arrêter par huit hommes.

— Sans doute, messieurs, et les huit hommes n'en seraient pas venus à bout s'ils n'eussent recruté dans la ville une vingtaine de soldats du régiment le royal-italien, en garnison dans cette ville, de sorte que vos deux amis ont été littéralement accablés par le nombre.

— Arrêtés! dit Athos, et sait-on pourquoi?

— Non, monsieur, on les a emmenés tout de suite, et ils n'ont eu le temps de me rien dire; seulement, quand ils ont été partis, j'ai trouvé ce fragment d'épée sur le champ de bataille en aidant à ramasser deux morts et cinq ou six blessés.

— Et à eux, demanda Aramis, ne leur est-il rien arrivé?

— Non, monsieur, je ne crois pas.

— Allons, dit Aramis, c'est toujours une consolation.

— Et savez-vous où on les a conduits? demanda Athos.

— Du côté de Louvres.

— Laissons Blaisois et Grimaud ici, dit Athos, ils reviendront demain à Paris avec les deux chevaux, qui, aujourd'hui, nous laisseraient en route, et prenons la poste.

— Prenons la poste, dit Aramis.

On envoya chercher des chevaux.

Pendant ce temps, les deux amis dinèrent à la hâte; ils voulaient, s'ils trouvaient à Louvres quelques renseignements, pouvoir continuer leur route.

Ils arrivèrent à Louvres.

Il n'y avait pas une auberge.

On y buvait une liqueur qui a conservé de nos jours sa réputation, et qui s'y fabriquait déjà à cette époque.

— Descendons ici, dit Athos, d'Artagnan n'aura pas manqué cette occasion, non pas de boire un verre de liqueur, mais de nous laisser un indice.

Ils entrèrent et demandèrent deux verres de liqueur sur le comptoir, comme avaient dû le demander d'Artagnan et Porthos.

Le comptoir sur lequel on buvait d'habitude était recouvert d'une plaque d'étain.

Sur cette plaque, on voyait écrit avec la pointe d'une grosse épingle :

« Rueil, D. »

— Ils sont à Rueil, dit Aramis, que cette inscription frappa le premier.

— Allons donc à Rueil, dit Athos.

— C'est nous jeter dans la gueule du loup, dit Aramis.

— Si j'eusse été l'ami de Jonas comme je suis celui de d'Artagnan, dit Athos, je l'eusse suivi jusque dans le ventre de la baleine, et vous en feriez autant que moi, Aramis

— Décidément, mon cher comte, je crois que vous me faites meilleur que je ne suis. Si j'étais seul, je ne sais pas si j'irais ainsi à Rueil sans de grandes précautions; mais, où vous irez, j'irai.

Ils prirent des chevaux et partirent pour Rueil.

Athos, sans s'en douter, avait donné à Aramis le meilleur conseil qui pût être suivi.

Les députés du parlement venaient d'arriver à Rueil pour ces fameuses conférences qui devaient durer trois semaines et amener cette paix boiteuse à la suite de laquelle M. le Prince fut arrêté.

Rueil était encombré, de la part des Parisiens, d'avocats, de présidents, de conseillers, de robins de toute espèce, enfin, et, de la part de la cour, de gentilshommes, d'officiers et de gardes.

Il était donc facile, au milieu de cette confusion, de demeurer aussi inconnu qu'on désirait l'être.

D'ailleurs, les conférences avaient amené une trêve, et arrêter deux gentilshommes en ce moment, fussent-ils frondeurs au premier chef, c'était porter atteinte au droit des gens.

Les deux amis croyaient tout le monde occupé de la pensée qui les tourmentait.

Ils se mêlèrent aux groupes, croyant qu'ils entendraient dire quelque chose de d'Artagnan et de Porthos; mais chacun n'était préoccupé que d'articles et d'amendements.

Athos opinait pour qu'on allât droit au ministre.

— Mon ami, objecta Aramis, ce que vous dites là est bien beau; mais, prenez-y garde, notre sécurité vient de notre obscurité. Si nous nous faisons connaître d'une façon ou d'une autre, nous irons immédiatement rejoindre nos amis dans quelque cul de basse-fosse d'où le diable ne nous tirera pas. Tâchons de ne point les retrouver par accident, mais bien à notre fantaisie. Arrêtés à Compiègne, ils ont été amenés à Rueil, comme nous en avons acquis la certitude à Louvres; conduits à Rueil, ils ont été interrogés par le cardinal, qui, après cet interrogatoire, les a gardés près de lui ou les a envoyés à Saint-Germain. Quant à la Bastille, ils n'y sont point, puisque la Bastille est aux frondeurs et que le fils de Broussel y commande. Ils ne sont pas morts, car la mort de d'Artagnan serait bruyante; quant à Porthos, je le crois éternel comme Dieu, quoiqu'il soit moins patient. Ne désespérons pas, attendons et restons à Rueil, car ma conviction est qu'ils sont à Rueil. Mais, qu'avez-vous donc? vous pâlissez?

— J'ai, dit Athos d'une voix presque tremblante, que je me souviens qu'au château de Rueil M. de Richelieu avait fait fabriquer une affreuse oubliette...

— Oh! soyez tranquille, dit Aramis; M. de Richelieu était un gentilhomme, notre égal à tous par la naissance, notre supérieur par la position. Il pouvait, comme un roi, toucher les plus grands de nous à la tête, et, en les touchant, faire vaciller cette tête sur les épaules. Mais M. de Mazarin est un cuistre qui peut tout au plus nous prendre au collet comme un archer. Rassurez-vous donc, ami, je persiste à dire que d'Artagnan et Porthos sont à Rueil, vivants et bien vivants.

— N'importe, dit Athos, il nous faudrait obtenir du coadjuteur d'être des conférences, et ainsi nous entrerions à Rueil.

— Avec tous ces affreux robins! y pensez-vous, mon cher? et croyez-vous qu'il y sera le moins du monde discuté de la liberté et de la prison de d'Artagnan et de Porthos? Non, je suis d'avis que nous cherchions quelque autre moyen.